

Récit d'un rescapé

Esterwegen

Le camp de la mort

RÉCIT D'UN RESCAPÉ



Esterwegen

le camp de la mort.

« L'Allemand est né cruel, la civilisation le rendra féroce. » (Gæthe).

Editions Jos. JULLIEN

191, rue St-Léonard, LIÈGE

PRÉFACE

L'attention haletante de la population belge, est concentrée, dès avant la capitulation de l'Allemagne, sur le retour des prisonniers de guerre et politiques et des déportés, qui pendant de longues années ont subi toutes les privations, enduré toutes les tortures physiques et morales, trop horribles pour les dévoiler toutes au public.

Après une dure captivité endurée avec un courage exceptionnel, un jeune Liégeois, Monsieur M... a bien voulu livrer à la publicité les pages qui vont suivre.

Pour des raisons que nous ne pouvons pas expliquer actuellement, l'auteur se refuse à mettre son nom en tête de cette brochure et nous le regrettons sincèrement. Mais ceux dont il cite les noms dans cet ouvrage et ceux qui ont partagé sa captivité, le reconnaîtront aisément.

Présentons donc l'auteur à nos lecteurs.

En janvier 1941, il entra dans une organisation de résistance qui avait pour mission principale l'envoi de renseignements aux armées alliées, et comme objectif secondaire, les actes de sabotage.

Hélas, malgré toutes les précautions dont ce centre de travailleurs patriotes s'étaient entourés, une femme, travaillant avec eux mais qui était en réalité une indicatrice de la Gestapo, vendit tout le groupe. Le 14 octobre 1942, M. M... fut arrêté en même temps que tous les membres de cette organisation. Des arrestations nombreuses se firent à Liège, Bruxelles, Verviers, Paris, etc...

Enfermé à la Citadelle de Liège, M. M... y resta au secret, seul dans une cellule, jusqu'au 12 octobre 1943, date à laquelle, avec 17 autres Belges, il fut expédié en Allemagne. Il n'a jamais été jugé par les tribunaux allemands en Belgique; la cause à laquelle il appartenait était trop vaste, les devoirs incombant à la police allemande nécessitaient trop de déplacements, trop d'interrogatoires, pour qu'elle ait pu être portée devant un tribunal de guerre siégeant en campagne. Une telle quantité d'inculpés impliqués dans une seule et même cause.

Ni M. M... ni ses compagnons ne furent jamais jugés pas même en Allemagne.

Du 17 octobre 1943 au 12 mai 1944, M. M... vécut au camp de concentration d'Esterwegen. De là, il fut transféré à la Prison de Ichterhausen en Thuringe où il fut mis en cellule jusqu'à son évasion, deux jours avant la libération de cette prison par les Américains.

Notre héros, qui pendant sa captivité a maigri de 40 kilos, est rentré au pays il y a quelques jours. Par quel miracle a-t-il eu la force de survivre à toutes ses épreuves? Il peut dire comme le disait le père Leloir dans une conférence à Bruxelles: « Par la volonté tenace et l'espoir mébranlable de revoir les siens et sa patrie... » Grâce à cette volonté, les Allemands malgré toute leur cruauté ne sont pas parvenus à abattre le courage des Belges.

Car le boche a été cruel... Comme leur grand poète a dit vrai: « L'Allemand nait cruel et la civilisation le rendra féroce ». Cette civilisation opérée par Hitler et ses satellites, a fait tomber le peuple allemand, qui aurait pu être un grand peuple, dans la plus abjecte bestialité. Je dis « le peuple allemand » car aujourd'hui aucune illusion n'est plus possible. Ces immondes cruautés qu'ont dû subir nos prisonniers n'ont pas seulement été le fait de quelques sadiques plus ou moins consciemment utilisés par les autorités allemandes; elles ont été préparées de longue date dans des écoles érigées uniquement pour former des bourreaux; elles ont été ordonnées, organisées et offertes aux curiosités pseudo-scientifiques de certains intellectuels. Bien que largement connues, ces cruautés n'ont pas soulevé en Allemagne aucune protestation. Et si la victoire était restée acquise à l'Allemagne, nul doute que l'opinion publique teutonne les eut couvertes de la plus complaisante absolution. Il n'est en vérité aucune souche de la population qui ne porte sa part de responsabilité. La civilisation nazie a rendu l'Allemagne féroce.



ESTERWEGEN

« Le camp de la mort » c'est ainsi que les prisonniers « allemands » eux-mêmes appelaient le camp de concentration d'Esterwegen près de Papenburg. Le 17 octobre 1943 ce camp vit arriver un groupe de Belges exténués par un voyage de 4 jours fait dans des conditions inhumaines.

Esterwegen est une région de tourbières, très marécageuse.

En nous y rendant, mes compagnons et moi nous avions eu tout le loisir de reconnaître la région. Aussi, à notre arrivée au camp, notre conviction était faite : il ne fallait pas songer à s'évader d'une contrée pareille ; car si la sortie du camp paraissait une opération possible et raisonnable, une fois hors le camp il eut fallu suivre les routes tracées, or celles-ci étaient toutes gardées par des tourelles de guet. Et les Allemands eux-mêmes qui devaient emprunter ces routes devaient être munis d'un laissez-passer.

Le camp était divisé en deux parties, l'une occupée par les prisonniers politiques allemands, dont quelques-uns étaient là depuis plus de dix ans, et l'autre partie se remplissait d'étrangers dont beaucoup de Belges, des Français et quelques hollandais. La population étrangère n'a jamais dépassé les 2000 internés, chiffre d'ailleurs rarement atteint. La moyenne des prisonniers politiques étrangers oscillait toujours aux environs de 800. A notre arrivée 300 prisonniers seulement se trouvaient au camp de la mort. La garde du camp était assurée par des geôliers professionnels qui s'occupaient exclusivement du service intérieur du camp. Le service extérieur était assuré par ce que nous appelions « la garde noire ». Il n'y avait pas de S.S. à Esterwegen.

Un tribunal siégeait en permanence et il s'intitulait ! *Sondergericht* ». Son ressort était d'instruire les causes peu graves ; il condamnait à des peines relativement légères, de 5 et de 10 ans, alors que pour des causes identiques, les tribunaux militaires siégeant en Belgique auraient condamné à des 20 ans, voire même à des 25 ans de détention. Nous trouvions ce tribunal « très raisonnable » si tant est qu'un tribunal allemand peut être raisonnable.

Chose curieuse d'ailleurs : il suffisait de déclarer aux juges qu'on avait tout avoué en Belgique aux autorités allemandes sous les coups de la Gestapo, pour qu'aussitôt l'affaire fut classée.

Comme je le disais plus haut, n'étaient appelés de voir ce tribunal que les cas bénins : un homme accusé d'avoir commis un acte de sabotage ou poursuivi pour avoir été trouvé porteur d'une arme à feu, était transféré devant les juges de la « *Volksgericht* ».

Il ne faut pas se méprendre sur le sens des quelques lignes qui précèdent : humainement parlant un tribunal raisonnable eut, après examen des cas bénins, renvoyé le prévenu exempt de toute poursuite ultérieure ; tout au plus aurait-il prononcé un verdict insignifiant. Rien de tout cela : le minimum de peine ne pouvait être inférieur à 5 ans et lorsque le code des lois pénales ou de guerre allemandes prévoyait des peines supérieures à 10 ans, le tribunal du camp devait se dessaisir de la cause.

Malgré ces apparences de pratiques humanitaires et justes, le camp d'Esterwegen, comme vous pourrez vous en convaincre par la suite, mérite son nom de « Camp de la mort ». Il nous a tenus dans ses griffes, nous et des centaines de compatriotes, pendant des mois, des années ; il nous a privé d'air et de lumière, de nourriture et de repos, il a cherché à détruire en nous toute personnalité humaine, il nous a ravalés au rang des bêtes... mais quand même et malgré tout, il n'a pas su détruire en nous notre bon sens et notre sagesse, ni notre désir de vivre. Et, grâce à Dieu, nous sommes sortis de cet enfer que Dante même n'a pu imaginer... malgré le Teuton. Nous vivons mais ton nom, « Esterwegen », ne s'effacera jamais de notre mémoire.

L'ARRIVEE AU CAMP DE CONCENTRATION

Nous franchissons une clôture garnie de barbelés !

Nous sommes au camp

La première impression est bonne, voire excellente : de larges avenues bien entretenues, des parcs, des bosquets, des parterres de fleurs et, émergeant de tout cela, des baraquements de bois, coquets, avec soubassement en briques... c'est le camp allemand !

Nous traversons une seconde porte semblable à la première, garnie elle aussi de barbelés... des baraquements à peu près identiques aux précédents et entourés eux aussi de jardinets (1).

Nous devons faire halte devant le premier barquement. Celui-ci est affecté aux douches. Ce fut le premier contact avec le camp de concentration ! Nos gardes nous dépouillent de tout. Vêtements et objets de toutes sortes sont entassés dans un sac. Seule notre alliance nous est laissée.

Nous avons nettement l'impression — pénible on le conçoit — que nous ne sommes plus que du bétail : nous sommes entièrement nus dans cette grande salle ce qui contribue à abattre déjà sur-tout les camarades d'un certain âge.

(1) Dans chaque barquement, un homme était désigné pour entretenir le petit jardin et pour ratisser chaque jour les allées de sable.

On nous passe à la douche et nous devons sécher notre corps sur place : on ne nous donne pas un essuie-mains. Puis on nous remet une chemise, un caleçon, un mouchoir de poche, un essuie-mains et une petite lavette pour faire la vaisselle.

L'uniforme que nous endossons est un costume de toile noire strié d'une large bande jaune sur chaque jambe de pantalon et au milieu du dos. Une paire de chaussettes russes et une paire de sabots complètent notre garde-robes. Celle-ci ne sera jamais renouvelée.

Après la douche commencent les formalités d'inscription. Sans doute est-ce un passe-temps mais on imagine mal le tas de papiers que nos géoliers remplissent, les déclarations qu'ils nous font faire. Déjà en Belgique on nous avait contraints de déclarer tous nos objets de valeur : ici nous avons dû signer une décharge de ces objets que nous avons emportés au camp

Le tas de formalités accomplies nous avons été répartis dans un même baraquement et comme il se faisait tard déjà on nous a servi notre premier menu : une soupe aux pois assez consistante

Nous avons passé notre première nuit au camp comme des lapins, dans des clapiers, c'est-à-dire dans des lits superposés, faits de planches.

La longueur du voyage, la fatigue occasionnée par plusieurs jours et nuits passés en chemin de fer nous fit dormir tout notre saoul, malgré la dureté de notre couchette

Au réveil le lendemain matin on nous distribua notre ration de pain : une tranche de pain confectionné avec des drèches de distilleries et de brasseries agglomérées à la presse. Avec cela un dé de succédané de café et une légère bouillie — un peu d'eau chaude avec une cuiller et demie de son —. Jamais le menu du déjeuner n'a varié, jamais le pain ne s'est amélioré et de l'avis des médecins ce pain ou plutôt ce qu'on nous servait comme tel était pour 80 % non assimilable

Notre ration journalière de pain était de 275 grammes, c'est-à-dire à peu près 200 grammes le matin et 75 grammes le soir.

Notre copieux déjeuner absorbé, voici le coiffeur qui nous fait visite, non pas comme bien l'on pense pour nous faire une permanente, mais pour nous tondre les cheveux à ras : la coiffure du prisonnier du camp de concentration doit être saine, hygiénique, pour cela la nécessité d'être tondu à ras

Pendant les trois premiers jours nous sommes restés dans l'inactivité la plus complète : on ne nous commandait rien, on nous abandonnait complètement si bien que nous étions hantés par les plus sombres idées qu'allait-on faire de nous, que pouvait-il bien nous arriver ?

Enfin lorsqu'on daigna s'occuper de nous ce fut pour nous loger définitivement. On nous répartit donc dans les différents baraquements. Je pris mon quartier dans un baraquement identique aux autres d'ailleurs, où nous étions cent et dix hommes. L'ensemble du baraquement se compose de trois parties : à l'entrée le réfectoire divisé en box séparés par des armoires ; dans chaque box des tables et des tabourets pour s'y tenir à 15-16 ou 17 hommes. Dans ce réfectoire où nous passions toute la journée, puisque indépendamment de réfectoire cette pièce servait d'atelier, nous étions libres en ce sens qu'à l'intérieur de cette salle aucune surveillance n'était faite.

La deuxième partie formait dortoir : seuls des lits superposés, c'est-à-dire des montants de bois recouverts de planches de fibres de bois le compose. Chaque prisonnier disposait de deux couverture durant l'hiver comme durant l'été.

Enfin la troisième partie sert de lavoir : celui-ci est mûblé de deux rangées de robinets et d'éviers en zinc en dessous ; une tinne recouverte d'une planche fait office de W. C.

Si la baraque dans laquelle je fus versé contenait 110 prisonniers, les autres avaient une population variant de 100 à 150 hommes : il fut des moments — rares heureusement — où nous logeâmes à 500, dans ces conditions, jugez de l'espace vital dont nous disposions !

LA VIE DANS LE BARAQUEMENT

Je vous ai narré notre arrivée, détaillé notre copieux déjeuner et la disposition des baraquements mis à notre usage

Voici mes camarades !

Dès mon arrivée à Esterwegen grande fut ma surprise de constater quel contraste existait entre les nouveaux venus et les anciens. Ceux qui étaient là donnaient tous l'impression d'être des neurasthéniques, d'indifférents, de blasés, se repliant sur eux-mêmes et ne menant plus qu'une vie végétative.

Croyant leur être agréables nous leur racontions les nouvelles du pays... il nous semblait que le bruit de nos conversations, que nos gestes, que nos allées et venues les gênaient, les fatiguaient. Nous leur reprochions leur apathie, leur abattement, nous essayions de les remonter : peine inutile, ils ne réagissaient pas, ils ne savaient plus réagir !

Il n'y avait qu'une chose qui leur mettait un peu de joie intellectuelle dans le cœur... c'étaient les nouvelles communiquées par la B B C

C'est bizarre direz-vous de recevoir des nouvelles de Londres dans un camp de concentration allemand ! Mais oui, cher lecteur, chaque jour nous prenions le journal-parlé de Londres au camp, dans notre baraquement et nous le prenions au nez et à la barbe des Allemands. C'était chose dangereuse, passible de la peine de mort... si jamais la garde nous surprenait... mais le désir d'entendre une voix amie était plus fort que la crainte de la mort !

Nos prédécesseurs avaient construits un poste à galènes avec des moyens de fortune : un cornet acoustique ayant appartenu à un sourd et volé dans les bagages, les galènes fabriquées avec un produit chimique volé à la pharmacie, des fils volés à droite et à gauche dans les baraquements

Chaque jour les émissions étaient prises en six langues : en français, flamand, anglais, allemand, russe et yougoslave, l'émission en morse était également suivie. Les marconistes présents parmi nous travaillaient à regrouper les renseignements et à rédiger le communiqué. Celui-ci alors transmis clandestinement aux différents baraquements était lu avidement.

Oh ce journal parlé ! qui dans notre captivité nous apportait les nouvelles du dehors, les nouvelles de la cause sacrée que nous avions défendue et pour laquelle nous souffrions l'exil et la misère, ce journal parlé qui se terminait invariablement par « Courage, on les aura les Boches ! » a grandement contribué à soutenir notre moral pendant cette longue période de souffrance

Mais si le journal parlé contribuait à soutenir et à relever notre moral, une simple formalité administrative qui se renouvelait mensuellement produisait un effet totalement contraire.

Cette formalité était la pesée

Vous connaissez notre ration de pain journalière, sa composition, je vous ai dit le breuvage infect que nous consommions chaque jour au matin : le midi nous recevions 1.200 grammes de soupe déshydratée, un mélange de rutabagas, de betteraves fourragères, de navets, etc. Parfois, nous recevions quelques betteraves rouges, il est même arrivé qu'on nous servit de la compote. Tout cela nous remplissait sans doute l'estomac mais aucun repas ne nous fournissait une nourriture consistante, nous souffrions surtout du manque de graisse que nous ne recevions jamais.

Or donc, la pesée s'effectuait chaque mois et chaque mois l'aiguille marquant notre poids enregistrait une différence en moins de 3-4 voire 5 kg. sur le mois précédent.

Ce fut ainsi que je découvris pourquoi mes camarades plus anciens que moi au camp étaient devenus tout à fait passifs, neurasthéniques même

4
Les 18 Liégeois dont j'étais devinrent d'ailleurs bien vite comme eux et je n'étonnerai sans doute aucun de mes compagnons d'infortune en déclarant que tous nous en étions arrivés à souhaiter retourner seul en cellule fut-ce un an, deux ans plutôt que de rester quinze jours au camp d'Estwegen, dans ce camp qui allait nous faire mourir de mort lente sans doute, mais certaine.

N'étant pas écrivain, je raconte les faits tels qu'ils se sont passés : on m'excusera si à différentes reprises je parle de notre nourriture, mais la nourriture était la chose principale au camp.

Manger ! Oui, nous vivions pour manger ! Une fois ou deux par semaine nous recevions quelques pommes de terre cuites dans leur chemise et dans un filet semblable à ceux dont les enfants se servent pour garder leurs balles.

Une particularité des repas servis au camp c'est qu'aucun mets n'était salé ! Au point de vue sanitaire c'était assez heureux car nous nous sommes aperçus que lorsque par hasard nous avions mangé quelque chose de salé nous étions immédiatement couverts d'œdèmes.

Je signalerai enfin qu'en plus des 75 grammes de pain que nous recevions chaque jour pour le repas du soir notre ordinaire était augmenté d'une petite soupe au son. Une fois par semaine nous recevions une demi-cuillerée de confiture ou de fromage blanc et à de très rares circonstances une rondelle de succédané de boudin ou de saucisson.

Régime alimentaire nettement insuffisant. En lui se concentre toute la réponse à la question sur le moral du prisonnier. Ce régime était néfaste et agissait sur notre moral, d'autant plus néfaste que nous constatons qu'un homme qui à la pesée descendait en dessous de 50 kilogs était un homme fini, perdu.

La pesée n'était pas une mesure de vexation, ce n'était qu'une mesure administrative comme d'ailleurs tout ce qui se faisait dans le camp, avec plus ou moins de bonne volonté de la part des gardiens, mais cette pesée était le baromètre moral du prisonnier.

Si dès les premiers jours de notre arrivée au camp, nos maîtres cruels nous ont épargné les sévices corporels, ils ont par contre, dès le commencement usé d'un moyen qui devait tuer en nous notre personnalité humaine et nous faire mourir lentement : la faim.

N'a-t-on pas dit que l'homme vit davantage par son estomac que par son cœur... ou par son intelligence. Pour être vraiment un homme il faut avoir un esprit sain dans un corps sain. Or, comment voulez-vous qu'un homme sous-alimenté pendant des semaines, des mois, ne perde pas ses facultés mentales et le contrôle sur elles ?

A BATONS ROMPUS !

Si à notre arrivée à Esterwegen nous avons trouvé une population de prisonniers qui nous semblaient atteints de neurasthénie, nous avons, dès le début, essayé de distraire nos compagnons de captivité. Quelques jours suffirent à nous rendre compte que c'était peine perdue et après quelques jours aussi notre groupe des nouveaux arrivés devenaient comme les camarades, des automates, des êtres sans personnalité, sans réflexes

Manger, boire, dormir et passer notre journée à un travail stupide et inutile étaient nos seules préoccupations

Manger, je l'ai noté déjà, était la hantise de tous les prisonniers et faute d'une nourriture assez abondante ou tout au moins assez substantielle, on mettait en pratique le vieux proverbe « qui dort dine »

C'est qu'en effet nous nous couchions tous chaque jour à 16 h. 30, 17 h. au plus tard, par les grands froids nous logions à trois ou quatre dans le même lit et nous n'avions même pas la ressource de pouvoir suppléer au manque de couvertures en conservant nos vêtements de jour puisque avant de nous coucher les sentinelles nous enlevaient nos vêtements et nos sabots

Nous étions si faibles que chaque nuit tous nous éprouvions le besoin de nous lever, six, sept voire huit fois pour nous rendre, dans une obscurité complète, aux W C

Ces menus détails, sans grande importance, dirait-on, situent mieux et augmentent encore, si je puis ainsi m'exprimer, la relation des journées que nous avons vécues au cours de notre captivité.

Notre moral était bas, et si comme je le signale précédemment déjà, quelques-uns des nôtres se consacraient à le remonter, je tiens à mentionner deux faits qui contribuèrent pour une bonne part à nous causer un immense plaisir.

Le premier se place en février 1943. Un jour nous entendons le bruit qui nous était devenu familier d'escadrilles d'avions allant semer la destruction sur les objectifs militaires allemands. Comme bien l'on pense tous nous étions aux fenêtres pour regarder lorsque notre joie fut à son comble en constatant que les puissants bombardiers de la R.A.F. étaient accompagnés d'avions aux cocardes tricolores belges

5
Nous n'étions pas encore revenus de notre surprise que déjà les bombes s'abattaient sur le camp de la Mort ! Esterwegen où des êtres humains souffraient, où des pauvres bougres avaient si souvent appelés la mort, allait être détruit comme n'importe quel objectif militaire allemand : nous allions être ensevelis sous les bombes de nos amis, nous allions, côte à côte, dormir notre dernier sommeil sans plus voir les horreurs de l'infirmerie...

Eh bien non ! la R.A.F. mitrilla copieusement Esterwegen mais toutes les bombes détruisirent l'atelier du camp allemand, l'applatissant ; y semant la mort et aucune ne vint s'abattre sur le camp des étrangers.

Décrire notre émotion de ce jour, dire la joie qui s'empara de nous à cet exploit de nos amis est chose indescriptible. La mort causée par les bombes de nos alliés n'avait pas voulu de nous ! Aussi les jours qui suivirent notre joie augmentait-elle lorsque nous voyions passer, au dessus de nous, les grands oiseaux aux couleurs alliées ou à l'étoile d'argent se dirigeant vers les objectifs du port de Brême

Notre deuxième plaisir, nous le connûmes le jour de Pâques 1943.

Depuis mon départ de la Citadelle de Liège je n'ava s plus eu l'occasion de griller une seule cigarette. Sans doute à Liège était-il défendu de fumer mais un Liégeois se débrouille surtout lorsqu'il y est aidé par celle qui fut la Providence des prisonniers.

A la Citadelle de Liège, en effet, notre nourriture était préparée par Madame Blanche, véritable sœur de charité, qui par des tours de passe-passe plus ingénieux les uns que les autres, au nez et à la barbe de la soldatesque teutonne, nous rendait une multitude de services pour lesquels aucun des prisonniers passés par là ne sauraient jamais assez lui être reconnaissants. N'est-ce pas elle qui, en parlant assez haut dans la cour nous permettait de connaître quantités de nouvelles ? N'est-ce pas elle qui, au péril de sa vie, se mettait en rapport avec nos familles ? N'est-ce pas à elle aussi que nous devons des douceurs, des cigarettes et tant et tant de ces petits riens qui aident à supporter plus allègrement la captivité ? A elle, et à M. Delmarcelle, délégué par la Ville de Liège et chargé du ravitaillement des prisonniers de la Citadelle, un chaleureux merci.

Or donc depuis Liège nous n'avions pu fumer si ce n'est les brins d'herbes qui croissaient le long de nos baraquements et que nous nous disputions âprement, lorsque le jour de Pâques, 1943 se fit une distribution de tabac à Esterwegen. Chacun de nous reçut de quoi faire cinq cigarettes. Inutile de décrire notre joie, de dire combien le parfum de la plante à nicot nous fit de plaisir.

1944

Pâques, la fête du renouveau, la fête de la résurrection, cette fête qui devait nous faire renaître à la vie débutait bien : nous pouvions fumer ! Peut-on se rendre compte de l'immense contentement que peut éprouver un homme de quelle que condition qu'il soit, à quelque milieu qu'il appartienne, lorsque privé d'une habitude, d'une passion, il peut, après de longs mois de captivité donner libre cours à cette habitude, s'adonner à nouveau à cette passion ?

Mais si ces petits faits ont contribué à nous relever le moral, j'en signalerai un autre qui mérite d'être noté bien que n'étant pas de nature à nous causer de la réjouissance

Une partie de la population du camp a été transférée pour un mois d'Esterwegen à Burgermoor. Je fus du convoi et il m'a été donné ainsi d'assister à une des scènes les plus pénibles, les plus atroces que j'ai connues pendant mon séjour Outre-Rhin.

Ce transfert avait lieu en février 1943, par un froid de loup et pendant une tempête de neige. Avant le départ, comme toujours en pareille circonstance, le rassemblement des partants est suivi de la remise de tous les effets personnels des prisonniers et de la fouille de ceux-ci. Pour accomplir cette formalité nous sommes restés cinq heures à la porte complètement nus. Cet acte de barbarie de la part des sauvages nazis a causé la mort de plusieurs de nos camarades à leur arrivée à Burgermoor, camp voisin du nôtre où les conditions de vie étaient sensiblement les mêmes qu'à Esterwegen

LE TRAVAIL EST UN PLAISIR...

N'EN ABUSONS PAS !

La plupart de mes lecteurs ont connu des prisonniers militaires. Certains qui ont eu le grand bonheur de revenir d'Allemagne entre 1940 et 1945 — sans devoir y retourner — ont raconté comment s'était effectué leur séjour dans les oflags et les stalags. Peut-être dans ces stalags le régime alimentaire n'était pas des plus copieux, mais aux stalags on ne travaillait pas. Pour passer le temps, pour dérouiller les os, seules les corvées étaient de rigueur. Elles n'étaient pas toujours plaisantes, tant s'en faut, mais elles contribuaient à faire passer le temps et c'était déjà quelque chose

Si le prisonnier militaire était envoyé travailler en kommando ou bien il avait la chance d'être désigné pour les travaux agricoles et, dans ce cas, il n'avait généralement pas à se plaindre des travaux qui lui étaient commandés et qui étaient payés d'une bonne et abondante nourriture. Ceux qui, par contre, étaient dirigés vers l'industrie travaillaient généralement plus dur mais étaient d'ordinaire relativement bien nourris. Il y a eu des exceptions à la règle, mais quelle est la règle qui ne souffre aucune exception ?

6
A Esterwegen la nourriture était ce que vous savez : nettement insuffisante, quatre vingt pour cent non assimilable, par contre le travail était loin d'être forcé. Si les prisonniers politiques allemands allaient récolter la tourbe dont nous recevions d'ailleurs une partie pour nous chauffer — une brouette tous les deux jours — notre travail à nous, prisonniers politiques étrangers, nous était distribué à titre de plaisir

A proximité du camp se trouvait une usine Philips : pour cette entreprise nous déroulions des condensateurs qui, une fois déroulés, devaient être triés.

Ce travail s'effectuait « pianissimo » et toujours à l'intérieur de la baraque : la plupart des prisonniers se fichaient éperdument du travail qui n'était d'ailleurs ni surveillé ni contrôlé. Le plus souvent on plaçait quelques pièces sur la table, on travaillait un peu et en fin de journée on mélangeait les condensateurs triés avec ceux qui ne l'étaient pas et on recommençait la même besogne le lendemain

Dans d'autres baraquements on procédait au triage des douilles de cartouches, besogne qui consistait à mettre à part le cuivre jaune, le cuivre rouge et le fer. Ce travail n'était pas non plus très pénible et c'était heureux car une besogne qui aurait nécessité un effort physique n'aurait jamais pu être accompli

Pour nous ces travaux étaient un plaisir... on n'en abusait pas

Pour nos geôliers les travaux qui nous étaient imposés étaient des mesures administratives, aussi n'attachaient-ils aucune importance à ce que nous faisons : jamais la moindre remarque ne nous fut faite, jamais la moindre sanction ne fut prise ni à l'égard de ceux qui ne faisaient rien pas plus que vis-à-vis de ceux qui s'occupaient d'autre chose.

Ils savaient, les Boches, que le travail au camp de la mort ne tuerait jamais personne puisqu'à l'encontre d'autres camps, c'était uniquement par la faim et la démoralisation que nous devions laisser nos os à Esterwegen

Ici rien de spectaculaire comme à Dachau, comme à Buchenwald : pas de sévices graves, pas de fours crématoires, pas de potences, pas de gourdins. Inconnues les atrocités telles que la flagellation ou la décapitation à la hache. Malgré cela l'atmosphère ici était oppressée car nous mourrions de faim, de soif.

Nous mourrions de soif ! Nous n'avions rien à boire, l'eau du camp était non potable. Parfois pour étancher notre soif nous faisons bouillir cette eau sur des réchauds électriques que nous avions fabriqués avec des moyens de fortune, néanmoins c'était nettement insuffisant et je n'étonnerai personne en disant que nous avons eu cruellement soif !

Lecteurs, mes amis, en Belgique pendant l'occupation, vous avez été ravitaillés. Chaque mois on vous distribuait des timbres mais chaque mois aussi, au fur et à mesure que l'occupation se prolongeait vos rations diminuaient, de nombreux

Pour beaucoup heureusement le commerce noir palliait à l'insuffisance des produits indispensables.

Dans un camp de concentration où ne se trouvent que des détenus politiques que les tribunaux n'ont pas condamnés à mort mais dont la mort a été décidée par le parti nazi, il n'y a pas de timbres de ravitaillement, mais uniquement un régime alimentaire tellement mesuré qu'il favorisera une mort lente : celle-ci sera d'autant plus terrible qu'elle engendrera, dans la plupart, des cas de folie

Et ce système constitue vraiment un des raffinements de la savante cruauté teutonne. Maintenant que nos alliés se sont emparés de l'école des tortionnaires allemands, nous comprenons comment nos ci-devant maîtres avaient étudié la façon de détruire toute une population pour plusieurs générations. Car que vaudront encore les hommes qui sortent vivants des camps de concentration ? Ils resteront toute leur vie des « épaves » ! Et que sortira-t-il de ces épaves s'ils osent fonder un foyer ? Je n'ose pas y répondre !

PLUS HAUT !

La vie du camp de concentration était rendue surtout pénible par la promiscuité forcée de gens de divers milieux qui devaient vivre en commun et qui étaient privés de toutes les mesures d'hygiène

Dès mon arrivée j'avais été frappé de la sorte de neurasthénie dont était atteinte tous les prisonniers. Peu après je me rendis compte qu'à peu près tous étaient fous

L'occupation principale de mes co-détenus consistait à deviner ce qu'on aurait à manger : on faisait des pronostics en attendant la nourriture.

La maladie la plus courante de ces pauvres fous que nous devenions, était de confectionner des carnets avec des papiers qu'on volait de-ci de-là et à transcrire des recettes.

Avocats, prêtres, notaires, ouvriers, employés, agriculteurs, ingénieurs, tous nous étions atteints de la folie de la faim, tous ne parlions que de nourriture, tous nous transcrivions des recettes et beaucoup savouraient leur maigre pitance journalière pendant des heures entières.

Que faire pour relever le moral de ces pauvres êtres, de ces pauvres déchets humains qui étaient tombés si bas ?

Un homme s'attaqua résolument au mal. Nous avions la chance de compter parmi nos camarades de détention M. SABEL, inspecteur principal des écoles à Micheroux. Chaque jour M. Sabel donnait quatre, cinq conférences à ses amis prisonniers. Mais il ne fallait pas entretenir chez nous cette folie de la faim, aussi tous les sujets ayant un rapport, fut-il lointain, avec « ce qu'on mange » devaient-ils être bannis des causeries. Il nous parla de sujets aussi variés que possible mais ceux qui recueillaient le plus de succès étaient les cours qu'il donnait sur l'enseignement, l'éducation et le petit élevage

L'exemple donné par M. SABEL fut suivi et bientôt des prêtres, des médecins, des avocats entreprirent leurs séries de conférences. Tous eurent leur petit succès auprès des prisonniers.

Au nom de tous les détenus auxquels ils ont fait tant de bien, que soit remercié ici des conférenciers tels que M. Laport, de Liège, mort à Dachau, qui nous intéressa vivement de ses voyages ou du folklore liégeois, des droits des prisonniers et déportés pour après la guerre. Nous l'avions même délégué comme président d'une Fédération d'anciens prisonniers qu'on avait projeté de former.

Le docteur Maurice Lombard, qui nous reporta si souvent dans notre chère Cité Ardente, en nous décrivant tous les décors historiques et artistiques que, sans bien connaître hélas, nous avions défendu, au péril de notre vie, contre le vandalisme nazi.

M. Lheureux, mort à Dachau, et qui nous intéressa et nous fit aimer notre Congo

M. Jean Lagneau, critique d'art à Bruxelles, qui nous entretenait des choses littéraires et artistiques

Citons encore M. Herman Declercq, d'Eccloo. L'abbé Froiture, l'abbé Bourguignon, l'abbé Marcane, ancien aumônier de la marine américaine en 1914-1918 et qui nous fit faire le tour du monde.

Le comte de Hemptinne, le Docteur De Guel-dre et ce charmeur de Jacques Pinte qui nous tint si souvent suspendu à ses lèvres, nous faisant oublier notre faim

Jean Rochat, mort à Dachau, et tant d'autres dont le nom m'échappe et qui, sans souci de leur propre santé, travaillaient à soutenir le moral chancelant de leurs camarades

LA VIE INTELLECTUELLE AU CAMP

Au cours de nos conversations, de nos dialogues, de nos discussions même je n'étonnerai personne en notant que nos jugements étaient empreints de beaucoup d'amertume, voire d'une certaine injustice.

On ruminait le passé.

Hélas il était inutile de se tourner vers l'avenir.

L'avenir pour nous ? c'était la mort lente, c'était peut-être quelques jours d'Hôpital, c'était certainement une fosse dans la tourbe humide, sans même après une pensée émue des camarades.

Il y avait parmi nous beaucoup d'avocats, un ou deux notaires, des médecins, vingt-deux prêtres. Ces gens qui avaient fait des études, ces avocats qui savaient remuer les cœurs de pierre de tant de magistrats, ces médecins qui savaient si bien encourager des malades en leur faisant même entrevoir la guérison alors qu'ils se trouvaient à deux doigts de la mort, ces prêtres qui maintes et maintes fois avaient calmé les tribulations des âmes chancelantes, qui avaient ramené à Dieu des pécheurs impénitents, tous ceux-là allaient-ils nous laisser sombrer ?

Hélas oui car eux, comme nous, étaient à plat, eux comme nous étaient devenus matérialistes, eux comme nous ne songeaient qu'à manger...

Les prêtres faisaient bien chaque jour la prière du matin et du soir avec nous, mais là se bornait leur activité sacerdotale. Il n'y a jamais eu à Esterwegen de secours strictement religieux : c'était l'abrutissement le plus complet, défense était même faite aux prêtres d'apporter le secours de la religion aux mourants et si quelques-uns ont bénéficié du secours du prêtre au moment du trépas, ce secours leur fut donné en cachette.

Citoyens belges, électeurs, professant une opinion politique, nous aurions pu, entre amis des mauvais jours, échanger nos idées, les confronter, dans un camp comme dans l'autre essayer de faire des adeptes... non, cela ne nous venait même pas à l'idée.

Nous avons eu quelques conférences politiques, dès les premières il y eut quelques heurts, quelques froissements. Certains se mirent à apprendre les langues étrangères, mais sans papier, sans crayon, ce fut bien difficile. L'affaiblissement physique et intellectuel dans lequel nous nous trouvions fit du reste que bien peu persévérèrent longtemps.

Notre tranquillité primant tout, ces conférences politiques durent cesser tandis que sur des sujets plus variés elles continuèrent à avoir lieu avec des auditoires plus ou moins nombreux suivant les sujets traités.

Ah ! si au moins nous avions pu écrire chez nous, recevoir des nouvelles des nôtres. Mais non, nous étions dans l'ignorance la plus complète du sort des êtres qui nous étaient chers et ceux qui étaient restés en Belgique ne savaient ni où nous nous trouvions, ni ce que nous étions devenus.

Peut-on imaginer supplice plus atroce ?

On aurait encore supporté allègrement la faim, les mauvais traitements, toutes les privations et incommodités physiques si nous avions eu le soutien moral d'un billet, d'une carte écrite par une main amie, par une main qui nous était chère et familière, mais le poids de la souffrance morale ajoutée à celui de nos peines corporelles était ce qui changeait notre camp en un véritable enfer !

Ceux qui malgré tout — car il y avait heureusement toujours des optimistes — pensaient au retour, formaient les projets les plus bizarres.

Les conférences de l'Inspecteur SABEL eurent un résultat... Une fois rentré chez nous, nous ferions du petit élevage, nous apporterions des modifications à notre habitation... Vous me croirez si vous voudrez mais ces déterminations si bizarres qu'elles soient provenaient encore de la folie de la faim, du manque de confort.

Ceux qui avaient l'espoir de retrouver un jour leur foyer, leur famille, décidaient qu'une fois chez eux ils travailleraient dans l'industrie alimentaire. Un notaire me confia même : « Après ma rentrée je devrai me reposer quelques jours, après je remettrai mon étude et je m'engagerai dans une pâtisserie pour pouvoir m'en mettre jusque-là » Réflexion sincère, d'une personne sensée qui, comme nous tous, aurait dû s'élever, voir plus haut toujours plus haut, chercher à atteindre un idéal de vie meilleure et qui comme tous devenait, au fur et à mesure que se prolongeait la captivité, toujours plus terre à terre.

AU POINT DE VUE SANITAIRE

Les journées du camp de concentration étaient monotones.

Ah ! si nous avions pu chaque matin apporter quelques soins à notre toilette, si de temps en temps nous avions pu changer de linges, si à l'occasion nous avions pu soigner notre corps convenablement quel bien immense cela nous aurait fait. Mais, ici comme ailleurs, rien de tout cela !

L'hygiène du corps consistait à pouvoir se laver chaque jour — eau froide à volonté — sans cependant pouvoir se savonner car notre ration mensuelle de savon n'était que d'une toute petite brique de ce succédané allemand que tous connaissent si bien puisqu'il ressemblait à s'y méprendre à la brique de ravitaillement distribuée en Belgique.

La faveur de la douche — sur ordre administratif — nous était accordée une fois au bout de quinze jours ou trois semaines, mais à quoi bon cette douche ? A peine la douche reçue nous devions revêtir le même linge de corps, et couvert de poux comme nous l'étions tous nous n'obtions rien pour essayer de nous en débarrasser ; la douche laissait nos poux intacts !

Le manque absolu de linge de rechange usait celui que nous portions jusqu'à la corde et linge et habit s'en allaient en lambeaux et aucun prisonnier ne s'est jamais vu gratifié d'un vêtement quelconque

Ce qui plus est, la baraque gardait ses malades : que vous soyez atteints de n'importe quelle maladie, bénigne ou contagieuse, il fallait être à peu près mort pour être évacué à l'infirmerie.

La plupart, si pas toutes les maladies, provenaient de la sous-alimentation et du manque d'hygiène. Plusieurs dizaines de jeunes gens de moins de vingt ans ont contracté des affections des poumons, il y en avait parmi eux qui n'avaient pas seize ans et qui étaient d'une maigreur effrayante : parmi eux certains, pour se procurer un supplément de nourriture, mangeaient des herbes, cueillaient des pissenlits, on s'arrachait, quand on en trouvait, des pelures de pommes de terre.

On mourait des maladies qu'on aurait trouvé anodines en temps normal.

Atteint de dysenterie, j'ai eu le grand privilège d'être évacué à l'infirmerie où on a bien voulu me conserver trois semaines. Les horreurs que j'ai vues là ne peuvent être décrites tant elles révoltaient la conscience humaine.

Tandis que de pauvres camarades râlaient, leurs voisins qui eux aussi, n'avaient plus que quelques heures à vivre attendaient fiévreusement le moment où ils rendaient le dernier soupir pour pouvoir s'approprier leur dernière ration.

J'ai vu là un médecin belge et trois infirmiers pour donner leurs secours aux moribonds, passer la soupe des malades avant de la leur servir, et conserver pour eux « l'épais » pour ne laisser que le liquide à ceux qu'un substantiel repas aurait pu peut-être sauver encore. D'autres médecins, dont le dévouement fut bénévole, donnèrent en cachette leurs soins à leurs compagnons.

Jamais l'infirmerie n'était nettoyée, l'infirmier allemand prétextant le manque absolu de temps. Quant aux malades reçus à l'infirmerie ils étaient dans un tel état d'épuisement qu'on ne devait attendre d'eux aucune aide pour l'entretien de la salle. L'infirmerie était pour eux tous l'antichambre de la tombe.

J'ai vu, alors que moi-même je gisais sur mon grabat, un Allemand frapper un prêtre parce que celui-ci avait fermé les yeux à un mort.

J'ai vu des monstres allemands ricaner devant l'aspect cadavérique de nos amis.

J'ai vu l'infirmier allemand, le « fou » comme nous l'avions surnommé, qui avant-guerre était ouvrier serrurier, membre du parti nazi et tueur attitré de juifs et anti-hitlériens des environs de Bochum, promu infirmier, se croyait presque médecin. J'ai vu, dis-je, ce criminel refuser systématiquement les médicaments et instruments de chirurgie, bien que le camp en fut complètement pourvu, et répondre au médecin que les malades pouvaient « crever » comme des chiens ! Il restait insensible devant les agonisants qui, faute de sérum anti-dyphthérique, sont morts devant lui.

Les médecins durent parfois opérer dans des parties délicates du corps de leur patient avec des instruments de fortune, des lames de rasoir par exemple

Jamais je n'ai vu un Boche saluer un mort

Ces Boches qui cherchaient à détruire chez nous toute personnalité humaine n'avaient aucun respect pour elle.

Aussi ces malades s'éteignaient sans provoquer la moindre réaction de la part des autres prisonniers. Nous étions devenus un numéro : le numéro disparaissait-il on se bornait dans les baraques à réciter une petite prière pour le disparu.

Si à certain moment on était écœuré, un instant après on déclarait « c'est normal »... nous étions devenus moins que des bêtes !

Est-il possible qu'un jour reviendra où nous serons encore capables d'aimer, de sentir, où nous redeviendrons à nous-mêmes intelligibles comme si rien de tout cela n'avait jamais été ?

TORTURES

Il était loin d'être spectaculaire le camp de la mort !

Depuis que des prisonniers politiques reviennent d'Allemagne, depuis que des avions arrivés à Evere en ont ramené des détenus ayant vécu à Buchenwald, le nom de ce dernier camp est dans toutes les bouches. Comme Breendonck en Belgique est devenu le symbole des camps de concentration établis en Belgique, ainsi Buchenwald symbolise les camps de tortures disséminés un peu partout sur le territoire de ce que Hitler appelait le Grand Reich allemand.

Rien qu'à voir l'état minable des rescapés de Buchenwald que tout Bruxelles a ovationnés, notre bon peuple a pu juger des souffrances physiques que ces malheureux avaient endurées.

Et cependant d'ailleurs sont revenus des torturés. Dachau en a eu des milliers ; Auschwitz, Dora, Nordhausen, Orianenburg, Papenburg, Esterwegen et tant et tant d'autres encore ont abrité dans leurs baraquements, ont gardé dans leurs barbelés des milliers et des milliers d'otages. Qu'ils viennent du Nord ou du Sud, de l'Est ou de l'Ouest de l'Allemagne, de l'Enfer de Dachau ou de celui d'Orianenburg, des camps d'extermination d'Autriche dont on a peu de nouvelles encore, peu importe, de tous côtés ceux qui reviennent ont souffert atrocement dans leurs corps et dans leurs âmes parce que de quelques côtés que soient situés ces camps, tous indistinctement étaient des camps de tortures où l'on matraquait pour un rien, où l'on était roué de coups pour la moindre futilité.

Esterwegen n'avait pas de four crématoire, sa population n'était pas assez dense pour entretenir un tel lieu de supplices ; pas de potence non plus. Est-il besoin de ces engins de tortures pour des gens qu'on ne nourrit pas et qui semblent devoir être voués à une mort naturelle ?

Chez nous j'ai vu tuer un homme à coups de pied pour une bagatelle. Imagine-t-on spectacle plus horrible que cet acharnement bestial d'un geôlier frappant à coups de talon un homme relativement bien portant encore et dont il a décidé la mort ? Je voyais le pauvre homme mordre ses lèvres pour retenir une injure... je le voyais crispé les mains en un geste de riposte... mais il avait assez d'esprit de se contenir ! A quoi bon d'ailleurs se révolter ? L'Allemand l'aurait assommé quand même... alors cet homme vaincu par son impuissance, devenait un passif et se laissait torturer à mort. Pouvez-vous vous imaginer souffrance plus terrible ? Ce geôlier, surnommé « Charlot » tua du reste un autre camarade, peu avant notre arrivée au camp et aucune sanction ne fut prise contre lui par ses chefs. La vie d'un ennemi des nazis comptait du reste si peu aux yeux de cette « race supérieure ».

Généralement les coups de matraque pleuvaient drus sur nous. Pour un motif insignifiant — propreté de la chambre, non remise en place d'objets, un semblant d'une tenue indifférente à l'appel, que sais-je encore — suffisaient à nous faire encaisser une volée de coups de pieds et un nombre impressionnant de coups de matraque.

On s'habitue à ces coups d'autant plus qu'en les devinant on y pare parce qu'on veut rester stoïque devant l'ennemi brutal.

Elever une plainte ? A quoi bon, le tortionnaire redoublerait de monstruosité.

Et puis n'était-on pas habitué après quelques jours à la souffrance physique ? Ce camp de la mort n'avait pas été créé pour nous « rotir » il n'avait pas été établi pour que nous enterrions vivants nos camarades, son but exclusif — et j'y insiste une nouvelle fois — était de nous faire mourir de la mort la plus atroce : par la faim, par la soif.

Torture de la faim : l'hiver plus que jamais nous en souffrions car, bien nourris nous aurions pu encore affronter les rigueurs de la température. Sans chaleur intérieure, sans presque de chaleur dans nos baraquements, sans repas chaud, nous étions inexorablement voués à la mort lente !

L'été la soif nous tenaillait et pour l'étancher nous ne voyions à proximité de nous que de l'eau infecte, non potable. Toucher à cette eau nauséabonde c'était s'intoxiquer, se donner le typhus... se suicider.

Se suicider ? pauvres fous que nous étions, combien de fois avons-nous appelé la mort comme une délivrance, combien de fois avons-nous souhaité ne pas nous réveiller le lendemain, combien de fois n'avons-nous pas fait abstraction de nos sentiments les plus intimes pour appeler la mort... mais nous nous refusions au suicide : la Patrie pouvait avoir besoin de notre sang ; elle n'avait pas demandé que volontairement nous détruisions notre corps, si vil que celui-ci semble aux regards de l'ennemi.

Nous voulions vivre et c'est grâce à cette force de volonté que beaucoup de nos malheureux compatriotes sont sortis, handicapés sans doute, mais quand même vivants, de l'enfer d'Esterwegen.

EVASIONS

Cette volonté de vivre faisait naître en nous la hantise de l'évasion. Et malgré l'état de grande faiblesse, il nous fallait sortir de cet enfer. Aussi plusieurs des nôtres ont tenté l'évasion.

Elles ne furent pas nombreuses ces tentatives car, comme je l'ai signalé au début de cet ouvrage, sortir du camp c'était presque certainement aller au devant de la mort.

Une seule évasion réussit : ce fut la première.

Comment s'effectua-t-elle ? Comment fut-elle préparée ? Par quel miracle notre camarade échappé réussit-il à brûler la politesse aux geôliers et aux sentinelles postés dans les tours de guet d'Esterwegen ? C'est toujours un mystère pour moi comme cela reste un mystère pour tous mes camarades. Seul l'évadé avait préparé son plan, seul il l'a exécuté, seul aussi il l'a réussi. Plus tard peut-être apprendrons-nous toutes les difficultés de son exploit : ce qui nous suffit c'est de savoir qu'il a pu heureusement s'échapper et c'est très bien ainsi.

Une autre tentative d'évasion eut lieu. C'était un jour où l'on nous fit charger des caisses sur un camion. Deux camarades se firent emmurés dans ce camion, entre des caisses. Tous nous étions au courant de cette double évasion car ceux qui osaient faire cette tentative avaient emporté avec eux la liste de tous les prisonniers afin de pouvoir, en cas de réussite, donner des nouvelles aux familles.

Hélas cette tentative ne réussit pas et bientôt nos pauvres camarades nous rejoignaient.

Comment s'évader d'ailleurs du camp lorsqu'on songe que nous étions entourés d'un réseau de fils de fer barbelés électrifiés. Et puis dès qu'une évasion était constatée une sirène donnait l'alarme à tous les camps voisins, des fusées étaient lancées éclairant tous les environs, et enfin des chiens étaient lancés à la poursuite des évadés.

Et malgré toutes ces précautions on s'évadait, toujours hélas sans succès.

Les évadés repris étaient punis, torturés, le contraire eut été une faiblesse n'est-ce pas.

Un camarade ayant réussi à s'évader et qui avait été repris fut roué de coups afin qu'il dénonçât ses complices. N'obtenant rien de lui les brutes sadiques du camp lui arrachèrent les ongles.

La punition courante infligée aux évadés était le cachot ou la cellule noire. Cette punition durait trente à trente-cinq jours. Pendant ce temps le prisonnier recevait uniquement sa ration de pain : 275 grammes par jour. Toutefois comme une punition ne pouvait excéder les dix jours, au bout du dixième jour le prisonnier était transféré en une cellule claire, recevait sa ration normale et le lendemain recommençait une nouvelle période de cachot en cellule noire.

Et malgré ce régime inhumain les tentatives d'évasion continuaient.

S'évader, recouvrer la liberté, n'est-ce pas le seul droit que possède un prisonnier ?

Une autre tentative d'évasion de marque dans l'histoire d'Esterwegen est le projet que quelques prisonniers avaient conçu de faire évader tout un baraquement. C'était, on le conçoit, tentative osée, devant être minutieusement préparée, aussi sa préparation demanda-t-elle du temps et des matériaux, et des mesures de prudence qui peuvent paraître simples à mes lecteurs mais qui, accomplies dans un camp de concentration, sont des plus difficiles à surmonter.

Dans le baraquement même, un puits fut creusé, puis étançonné avec des planches de baraques, avec des bois récupérés un peu partout, avec des parties de nos meubles. Le puits devint tout doucement une galerie, passa sous la baraque, puis sous la cour... Chaque jour, sans se lasser, et à tour de rôle, tous les prisonniers travaillaient, vous devinez avec quelle ardeur, à ce tunnel creusé dans le sable... Le tunnel passa sous les barbelés du camp... quelques mètres encore et nous atteindrions le petit bois.

Au fur et à mesure de l'avancement des travaux l'électricité fut installée dans la galerie, mais plus le travail avançait et plus celui-ci devenait difficile par suite du manque d'air, de la pénurie des matériaux indispensables à l'étançonnage des parois de la galerie.

Ce qu'un prisonnier veut pour tenter de recouvrer sa liberté, il le veut bien, ce que dix, ce que cent prisonniers se sont mis en tête de faire pour risquer la grande aventure qui leur permettra de briser leurs chaînes doit réussir !

Sans que les Boches s'en soient aperçus, le sable du puits, de la galerie, fut évacué. Où ? Eh bien un peu partout : on en emplissait ses poches, on vidait celles-ci en dessous du baraquement, aux alentours de la baraque ; du sable on en mettait partout où il y en avait déjà, on en mettait aussi où il n'y en avait pas, mais on l'évacuait de la galerie.

On travaillait ferme et on ne se sentait pas faible... on guettait les sentinelles, les geôliers... les sentinelles n'auraient rien pu voir, les geôliers nous croyaient occupés à travailler et d'ailleurs ils s'occupaient peu de nous pendant la journée... et le travail gigantesque avançait.

Il ne restait aux camarades que quatre mètres à creuser pour atteindre le petit bois à l'extérieur du camp ! Quatre mètres et alors tout le baraquement s'échapperait, tous à la sortie se disperseraient, tous tenteraient leur chance individuellement.

Quatre mètres !... Et ces quatre mètres ne furent jamais terminés !

Par quel coup malheureux du sort les Allemands connurent-ils notre tentative d'évasion, comment découvrirent-ils notre tunnel ? Avons-nous été vendus ?

Jamais nous ne saurons comment cette tentative échoua au dernier moment.

Quelle déception cruelle !

Les geôliers qui déjà n'étaient pas tendres devinrent des tigres : tous les hommes du baraquement furent punis, tous reçurent leur part de coups et, suprême vengeance, toute la baraque resta un jour entier sans recevoir la moindre nourriture !

Quels étaient les coupables ? Les Allemands voulurent le savoir... à l'heure actuelle ils ne savent encore rien, mais quatre prisonniers, pour éviter à leurs camarades les pires tortures, se sacrifièrent, se dénoncèrent comme étant les auteurs du projet d'évasion. Ceux-là qui se sacrifièrent pour les autres quittèrent le camp. Que sont-ils devenus ? Jamais plus depuis nous n'avons entendu parler d'eux et maintenant que l'Allemagne vaincue a capitulé, maintenant que nous avons des nouvelles de presque tous les prisonniers politiques, nous restons sans nouvelles de ces quatre héros

Ce fut la dernière tentative d'évasion du camp de la mort. ne s'évadaient plus d'Esterwegen que ceux qui, après d'horribles souffrances à l'infirmerie, fermaient pour toujours les yeux !

LES MORTS

Les conditions de vie très dures du camp d'Esterwegen où des centaines d'êtres humains étaient traités à l'égal de forçats étaient cause que la mort fit des ravages impressionnants parmi les nôtres

La promiscuité révoltante qui s'y montrait, les tournants physiques, n'étaient pas la moindre des tortures morales qui s'abattaient sur les prisonniers

Pendant les quelques mois que je fus à Esterwegen cent soixante prisonniers politiques ont payé de leur vie les services qu'ils avaient rendu à leur Patrie et à la cause des nations alliées. Cent soixante en sept mois, sur une population moyenne de 700 à 800 prisonniers, c'est-à-dire vingt-cinq pour cent de l'effectif total du camp

Parmi les Belges décédés au camp de la mort retenons les noms de l'avocat Maquoy, de Liège, mort de dysenterie et qui ne pesait plus que trente sept kilogs à son décès ; le pharmacien Rockat, de Bruxelles, qui s'en allait atteint de tuberculose contractée au camp ; M. Jean-François Janssens, de Liège, qui succomba à l'âge de 67 ans.

Faut-il dire le courage et le moral admirables de ces héros qui, jusqu'à leur dernière minute, donnèrent toujours à leurs compagnons les plus beaux exemples des vertus civiques et de résignation

La dysenterie, la tuberculose, la dyphtérie furent les causes principales des nombreux décès.

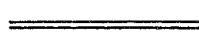
Dirai-je un mot des soins qui auraient pu enrayer pour une bonne part ces morts si douloureuses ?

Evidemment un « lazarett » existait au camp, mais comme bien l'on pense il était insuffisant à abriter tous les malades. D'autre part que vous soyez atteint de furonculose, de tuberculose ou de dyphtérie, peu importait : tous les malades admis à l'infirmerie étaient réunis dans une même salle, desservie par un seul infirmier lequel, suivant qu'il était bien ou mal luné, consentait ou non à distribuer des médicaments. Inutile d'ajouter que la pharmacie était à peu près inexistante, les médicaments les plus usuels faisaient presque toujours défaut et les quatre médecins désignés par les autorités allemandes parmi les médecins prisonniers, pour donner leurs soins aux malades, n'ont pas seulement été en dessous de leurs tâches par suite du manque de produits pharmaceutiques, mais aussi parfois par manque de zèle, de véritable esprit d'apostolat

Toute autre d'ailleurs était l'attitude des médecins prisonniers qui vivaient dans les baraquements : ceux-ci ont réellement fait preuve d'apostolat auprès de leurs compagnons d'infortune et ce bien souvent au risque des plus graves représailles : je me plais à rendre un hommage tout particulier au Docteur DEQUELDRE, de Pepinster, qui ne cessait, je le répète, de soigner clandestinement les malades de la baraque, afin, dans la mesure du possible, de leur éviter l'infirmerie, antichambre presque certaine de la tombe

Malgré l'obstruction de nos geôliers, nous nous étions arrangés pour qu'il y ait un médecin et un prêtre au moins dans chaque baraque et qui généralement nous apportait le réconfort moral d'un diagnostic ou de conseils qui, malgré le manque de remèdes, suffirent à sauver pas mal d'entre nous, tant était forte notre volonté de vivre et de revoir notre patrie.

Pour beaucoup de nous la mort était attendue avec impatience. N'allait-elle pas couronner nos souffrances et ne pouvions-nous non seulement l'appeler mais l'accueillir avec gratitude



Le 12 mai 1944 je quittai le camp.

Depuis un temps il y avait menace de débarquement sur la côte de l'Atlantique — nous l'avions appris en suivant les émissions radiophoniques tant anglaises qu'allemandes — et les Allemands en gens prévoyants évacuèrent le camp de la mort pour nous mettre en sécurité à Ichterlausen en Thuringe.

Cette fois j'allais refaire connaissance non plus avec un camp de concentration mais avec une nouvelle prison

Il y avait longtemps que j'aspirais rentrer en cellule : mon désir allait être comblé ; j'allais passer cinq mois seul en cellule, dans une inactivité compète, mais heureux d'avoir pu échapper à l'ambiance si épouvantable, si torturante du camp de concentration.

La prison, c'est le calme absolu ; aucun bruit ne perce la porte de la cellule dans laquelle on n'a même aucune notion de l'heure

Les journées se succèdent lentement, mais calmement, c'est la monotonie la plus complète, rompue seulement deux fois la semaine par une promenade de dix minutes dans une cour où l'on tourne en rond précédé et suivi à cinq mètres d'un autre prisonnier auquel on ne peut adresser le moindre mot

On me sollicita un jour de travailler et sans attendre ma réponse on me donna du travail pour la firme Daimond au moyen d'une presse à mains je fabriquais des boîtiers . ça faisait passer le temps

Bien que nous ne voyions pas, bien que nous ne puissions nous parler avec les prisonniers, nous correspondions d'une cellule à l'autre ce qui fit circuler les canards.

Les canards ? ils nous faisaient faire de jolis rêves... dans notre cellule, avec eux nous passions des moments très doux... hélas ce n'étaient que des canards !

Sauf un cependant, celui-là que nous apportèrent le 6 juin 1944 nos gardiens affolés en nous apprenant le débarquement allié sur les côtes de l'Atlantique.

Depuis des mois et des mois mes camarades et moi vivions dans une période d'incertitude qui malgré toute notre bonne volonté abîmait notre moral . depuis un mois à peu près je vivais en reclus, dans une cellule et c'est là, à cause de la frousse qui s'était emparée de nos gardiens, que je recevais cette heureuse, cette joyeuse nouvelle Etait-ce vrai ?

Après cinq mois de solitude je dus prendre le travail en commun, ainsi en avait décidé le commandement de la prison.

La journée passa plus vite, la vie devint plus agréable, et puis on se réjouissait ensemble d'avoir un gardien — pas mauvais bougre au fond — qui nous donnait les journaux et qui même, dans le plus grand secret, commentait les nouvelles toujours plus mauvaises pour les troupes du Grand Reich allemand qu'Hitler et ses satellites avaient construit pour mille ans.

Ah ! oui, en octobre-novembre 1944 il s'agissait bien de front élastique, de retraite stratégique, de repli ordonné sur des positions meilleures, préparées de longue date !... à la prison il s'agissait bien plus de la frousse !

La frousse ? pas pour nous et cependant nous devenions inquiets : les boches qui nous avaient promené de camps en camps, sans jamais nous juger, sans jamais prononcer la moindre condamnation contre nous, qui avaient fait tout comme si on avait perdu de vue que nous existions, se souvenaient tout à coup que mes camarades et moi, qui n'avions jamais été séparés, existions encore et pour bien nous le prouver ils nous remirent notre acte d'accusation.

Notre acte d'accusation ? C'est ça qui va faire passer le temps puisque actuellement nous vivons en commun et que nous aurons ainsi l'occasion d'en parler, d'en discuter.

Déjà nous avons vu partir un groupe de partisans de Liège pour le tribunal : ceux-ci ne sont pas revenus à la prison. Que sont-ils devenus ? Transportés ailleurs ? Quand ce sera notre tour reviendrons-nous en Thuringe où nous nous étions acclimatés ? C'est curieux comme les boches prennent plaisir à nous faire déménager quand nous avons pris racine quelque part.

Enfin nous voilà prêts : nous allons être jugés. Nous apprenons en effet que le tribunal qui a à connaître de notre cause siège à Wolfenbattel près de Berlin, dans une prison où les exécutions se font encore à la hache ! Cette prison est devenue la principale d'Allemagne depuis la destruction de la prison Mohabit de Berlin.

C'est là que nous allons.

Pourquoi donc nous fait-on l'honneur de nous conduire si loin ? Pourquoi le tribunal qui nous jugera siège-t-il dans la principale des prisons allemandes ? Pourquoi donc nous apprend-on que dans cette prison on exécute encore les condamnés à la hache ?

Nous n'étions pas en paradis à Esterwegen ; la prison d'Ichterlausen n'était pas non plus un paradis, mais on sait où on est : ici nous pouvions d'ailleurs nous estimer plus ou moins heureux ; la prison n'est pas un endroit de villégiature idéale, mais lorsque cette prison est elle-même située dans des endroits de villégiatures connus, où pendant la nuit les vents des montagnes voisines apportent un rafraîchissement propice au sommeil et renouvellent l'air constamment, on ne demande pas à s'en aller sur Berlin, ville tentaculaire, surtout lorsqu'on sait que dans ce Berlin ou à proximité existe une prison où l'on exécute des jugements au moyen d'arguments aussi primitifs que la hache !

Mais nous n'allons pas loin : les bombardements de la nuit précédente des lignes de chemins de fer allemands nous empêcheront d'arriver à destination : le jugement ne sera pas pour cette fois... ce sera toujours quelques jours de gagnés !

Dans la suite nous avons quitté la prison trois fois, trois fois nous avons réintégré nos cellules à Ichterlausen. Trois fois nous avons entrepris un petit voyage d'agrément qui, s'il nous permettait de passer par des stations balnéaires renommées, d'admirer des montagnes majestueuses, d'apercevoir des villes, des villages, des châteaux qu'on aimerait parcourir en touristes, trois fois aussi nous avons pu voir les destructions opérées par nos alliés qui, sans s'en douter, retardaient par leurs raids aériens notre jugement et l'heure de notre mort.

Le 30 mars 1945 l'ordre de départ nous est à nouveau donné et cette fois nous quittons la prison à quarante hommes. Le train — un train de voyageurs — dans lequel nous sommes confortablement installés avec nos gardiens, nous emporte jusqu'à Erfurt.

Erfurt, une grande ville déjà qui avant-guerre comptait cent quarante-trois mille habitants... une grande gare aussi et derrière elle se dressent des palaces-hôtels à quatre étages.

Erfurt est une grande ville comme il y en a beaucoup, un centre industriel important, une ville de commerce actif. Au loin nous apercevons le Dôme avec ses quatre tours et un peu plus loin une autre église à trois flèches élançées, très gracieuses et qui vont se perdre dans les nuages !

Erfurt... la nuit arrive... nous restons dans nos wagons et c'est là que nous coucherons ce soir...

Soudain retentissent les mugissements des sirènes... l'aviation alliée fait entendre ses puissants moteurs... nos gardiens s'enfuient, ils nous abandonnent... dans le ciel tout illuminé nous apercevons les grands oiseaux alliés qui sèment la mort tout autour de nous... les bombes pleuvent, le vacarme est épouvantable !...

Le bombardement a duré vingt minutes... les vitres de notre wagon sont brisées, les portières arrachées, aucun des nôtres n'est blessé cependant, quelques égratignures par des éclats de vitres...

Erfurt n'est plus ! Tout ce que nous avons vu en arrivant n'est plus.

La destruction de la ville est complète !...

Le lendemain matin nous sommes toujours en gare où nos gardiens viennent nous reprendre.

En avant ! Et, dans nos costumes de bagnards, avec nos bagages qu'on nous avait remis pour le voyage, nos sabots aux pieds, nous enfilons les vingt-quatre kilomètres qui nous séparent de la prison d'Ichterlausen où nous rentrons une nouvelle fois sans avoir pu nous rendre chez nos juges qui nous attendaient à Berlin !

LA DELIVRANCE

A Erfurt la pagaie avait été terrible : nos gardiens au tout premier signal d'alarme s'étaient enfuis et nous aurions pu profiter de leur manque de surveillance pour tenter à notre tour une évasion qui aurait réussi.

Nous étions quarante au départ de la prison d'Ichterlausen, nous sommes rentrés à quarante à la prison le 1^{er} avril.

Le 1^{er} avril 1945.

Il y a un an nous étions à Esterwegen ; comme maintenant c'était aux environs de la fête de Pâques. En 1944 j'allais passer Pâques en cellule en me remémorant, en ce 1^{er} avril, le magnifique spectacle auquel mes amis d'infortune et moi avions assisté à Erfurt et qui préluait à notre résurrection à la vie libre, à la vie sans contrainte, à la vie qu'à notre âge on voit toute en rose et dont quelques années avaient été passées dans la plus profonde obscurité.

1^{er} avril 1944 !

Pâques c'est le printemps... le printemps c'est l'espoir... espérons donc !

Le lundi 2 avril notre surprise fut grande d'entendre dans le lointain les bruits sourds du canon.

Pendant les deux jours qui suivirent le même son du canon alla s'amplifiant... Plus de doute nos libérateurs ne devaient pas être bien loin. D'ailleurs l'attitude des Allemands, nos geôliers, changeaient de minutes en minutes : ce furent d'abord les insignes nazis qui disparurent, puis les portraits d'Hitler mis au feu, bientôt ils se firent plus doux les boches, ils devinrent mielleux avec nous.

Un jour, vers 4 heures de l'après-midi, un gardien vint faire cesser le travail. Peu de temps après nous percevions distinctement les coups de départ des obus, leur sifflement, leur éclatement et aussi le tic tac caractéristique des mitrailleuses.

La nuit un roulement de chars se fit entendre : les Américains étaient dans Ichterlausen.

Avions-nous rêvé ?

Le matin, plus rien !

Les Américains, avons-nous appris, s'étaient repliés de 35 kilomètres.

Pendant trois jours alors nous avons vécu dans l'anxiété. Avions-nous donc été si près de la délivrance et les Allemands s'étaient-ils ressaisis à ce point d'avoir pu refouler loin de nous ceux qui devaient nous rendre à la liberté ?

Nous en étions bien convaincus lorsqu'on nous rassembla et qu'on nous donna l'ordre du départ.

En colonne, chargé de nos bagages, nous avons fait, en pleine nuit, une étape de trente kilomètres vers l'Est, marchant jusqu'à Rudolfstadt, petite ville qui, à notre arrivée, était gardée par des gamins de 14-15 ans militarisés et par des éléments de la Volksturm.

Après avoir logé à même le sol dans la caserne, le lendemain vers 13 heures nous marchions vers Stadhiel à vingt kilomètres environ. Nous n'avions pas quitté la caserne d'une demi-heure que celle-ci était anéantie par un bombardement.

Depuis notre départ d'Ichteraussen cependant nous étions sans nourriture : les Allemands s'inquiétaient bien peu de nous en fournir ; leur seule préoccupation était de nous expédier le plus loin possible : avions-nous des camarades qui ne savaient plus suivre, ils étaient abattus froidement sur la route. Aussi notre groupe restait-il compact, nous soutenant tous de crainte de subir, à la veille peut-être de notre délivrance, le sort des malheureux exténués.

Après nos vingt kilomètres il fut décidé d'entreprendre, sans repos, une nouvelle étape jusqu'à Pœzneek localité qui avait été bombardée le matin.

Un convoi de prisonniers arrivant dans une ville bombardée est une aubaine inattendue pour les autorités municipales, aussi le bourgmestre eut-il tôt fait de réquisitionner notre convoi pour rechercher et désamorcer les bombes non éclatées.

Pendant deux jours nous avons dû faire ce travail que nous effectuons de meilleur cœur puisqu'il nous permettait de nous restaurer abondamment dans les caves abandonnées.

Enfin le 10 avril ordre nous fut donné d'évacuer vers Neustadt.

Notre colonne reprit sa marche jusqu'au moment où, entre Pœzneek et Neustadt je m'évadai du convoi avec mon meilleur ami de captivité.

Rentrés tous deux à Pœzneek nous y avons vécu pendant cinq jours dans les ruines, ravitaillés par ce que nous trouvions dans les magasins et les caves des immeubles bombardés.

Le 15 avril enfin les Américains ont pris Pœzneek et nous avons pu sortir de notre tanière.

Arrivés le 15 avril dans la matinée à Pœzneek, les Américains n'occupèrent la ville que vers quatre heures de l'après-midi.

Nous étant présentés immédiatement à la Military Police celle-ci a réquisitionné un Hôtel de Ville que nous avons immédiatement occupé.

Nous étions libres enfin !

Hélas nous nous trouvions encore dans un pays exécré, dans un pays où tout nous rappelait l'immense araignée grise du fil de fer barbelé, le camp de concentration où le régime de la captivité est porté à l'extrême, la prison cellulaire qui pour tous est toujours entourée d'énormément de mystères et qui est la terreur de tous. Aussi pendant les huit jours que nous sommes demeurés à Pœzneek nous ne jouissions pas encore pleinement de notre liberté ; bien que des timbres ayant été réquisitionnés pour nous, de l'argent allemand nous ayant été remis pour que nous puissions faire nos achats dans les quelques magasins intacts de la ville, nous puissions circuler très librement.

Enfin nous fûmes conduits à Nora où nous avons rencontré des prisonniers politiques de Buchenwald avec lesquels nous sommes rentrés en Belgique par avion.

Au moment de mon arrestation je m'étais juré de tenir et j'ai tenu jusqu'au bout puisque me voilà rentré au pays.

J'ai vécu dans le paradis de M. Hitler des semaines, des années terrifiantes. La faim nous traçait, mes amis et moi, depuis le lever jusqu'au coucher, et combien de fois ne nous laissait-elle pas dormir la nuit !

Malgré cela nous avons tenu !

Nous étions épuisés, vidés, paralysés par les longues et terribles journées passées dans l'exiguïté de nos baraques, dans la solitude de nos cellules, par la démoralisation qui nous gagnait.

Malgré cela nous avons tenu !

Notre cerveau était incapable de travailler.

Malgré cela encore nous avons tenu !

„Bien que forts affaiblis par toutes ces déficiences, nous rentrons forts parce que plus que jamais nous sentons que la cause pour laquelle nous avons travaillé était belle et noble et que notre rôle n'est pas terminé encore !

Nous voulons une Belgique plus belle, plus grande, plus forte, une Belgique créée sur l'union que nous avons connue dans notre captivité.

